

Redbelt
Le paradoxe du lutteur
Ceinture rouge — États-Unis 2008, 99 minutes

Number 255, July–August 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58931ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2008). Review of [Redbelt : le paradoxe du lutteur / *Ceinture rouge* — États-Unis 2008, 99 minutes]. *Séquences*, (255), 42–42.

REDBELT

Le paradoxe du lutteur

Quatre ans après le suicide artistique de *Spartan* et quelques épisodes de la télésérie *The Unit* plus tard, David Mamet ressurgit avec un projet inattendu sur les arts martiaux. *Redbelt* ne constitue pas le retour tant attendu, tout au plus une remise en forme pour voir si les réflexes y sont encore. Et le feu sacré ?

CHARLES-STÉPHANE ROY

P eu de cinéphiles et de fans donnaient cher de la peau du récipiendaire d'un prix Pulitzer (**Glengary Glen Ross**) après un passage à vide qui semblait s'éterniser. Sa décennie inspirée, à la fin des années 90 — **Spanish Prisoner**, **The Winslow Boy**, **State and Main** et **Heist** — fut même ombragée par sa contribution comme scénariste à **Ronin** et à **Hannibal**. Que peut encore Mamet ?

Qui dit remise en forme dit également entraînement, et le dramaturge a meublé son passage à vide en emménageant sur la Côte Ouest pour purger sa léthargie créative dans des gymnases dédiés au jiu-jitsu. Les préceptes de cette discipline, tout comme la faune qui les met en pratique, ont fourni à Mamet les prémisses d'une nouvelle histoire d'attrape-nigauds bonifiée d'un supplément ésotérique. Le résultat ne manque pas de chien, mais se vautre rapidement dans des ornières usées à la moelle par le cinéaste.

Même si le Mamet des grands jours semble appartenir à une autre époque, la fluidité des dialogues demeure, tout comme la force incontestable de l'auteur, sa capacité à créer des salauds parvenant à excuser leur manque de scrupules ...

Le monde des arts martiaux, comme ceux du cinéma, des affaires ou de la haute société, demeure un terrain de jeu d'hommes prêts à toutes les bassesses pour profiter des plus faibles, sinon des plus vertueux. Thème de prédilection de Mamet, la cupidité vient empoisonner la vie rangée d'un entraîneur de jiu-jitsu de Los Angeles, qui acceptera de mettre de côté ses principes humanistes pour participer à un combat d'arts martiaux mixtes après s'être fait arnaquer par un promoteur et une vedette de cinéma sur le déclin. Personne ne l'accompagnera au front, si ce n'est sa nouvelle recrue, une avocate dont la bonhomie l'avait mis dans le pétrin tout juste avant le début de ses malheurs.

La juxtaposition du code d'honneur du jiu-jitsu avec l'univers m'as-tu-vu de la gent hollywoodienne constitue l'attrait principal du film, du moins de sa proposition initiale (rappelons que *The Karate Kid* tablait sensiblement sur le même contraste). Sur papier, les relations ambiguës entre les représentants de la loi, du divertissement, des règles de vie zen et même de la prestidigitiation pouvaient laisser présager une équation étonnante, presque surréaliste; au grand écran, la manière Mamet, qui consiste à exposer les vertus du héros en entrée de jeu pour mieux lui faire payer sa crédulité par la suite, a tôt fait de banaliser cet amalgame d'environnements au service d'un suspense boiteux et prévisible plusieurs bobines à l'avance.

Pour peu, *Redbelt* aurait pu se donner la peine d'être un faux drame sportif éclipsé par les magouilles en vestiaire, mais

même sa finale en forme de pied de nez aux confrontations spectaculaires à la *Rocky*, pêche par sa soif de justice et débouche sur un zèle de rédemption frisant l'incohérence totale. À l'image des protagonistes de la plupart de ses films, Mamet s'est laissé entraîner dans un engrenage presque fatal, celui d'assembler des éléments si épars que seule une exécution parfaite aurait sauvé l'ensemble d'une caricature quasi inévitable.



Un suspense boiteux et prévisible plusieurs bobines à l'avance

Encore une fois, les lacunes en direction d'acteurs minent rapidement les surprises d'un scénario qu'on étire dans tous les sens. Quelle tristesse de voir Chiwetel Ejiofor, livrant ici l'interprétation la plus convaincante de sa carrière, face à un Tim Allen empoté et une Emily Mortimer franchement insupportable — comme la plupart des personnages féminins du film d'ailleurs. Quel gaspillage que celui d'avoir embarqué le vénérable Robert Elswit (*There Will Be Blood*, *Good Night, and Good Luck*.) à la direction photo d'une œuvre sans grande envergure esthétique !

Rassurons-nous, la source n'est pas complètement tarie. Même si le Mamet des grands jours semble appartenir à une autre époque, la fluidité des dialogues demeure, tout comme la force incontestable de l'auteur, sa capacité à créer des salauds parvenant à excuser leur manque de scrupules soit par d'impitoyables sophismes ou sinon, de manière plus frontale, par l'application du fameux paradoxe du menteur d'Eubulide. Peut-être qu'un changement de registre, même passager, serait salutaire. Faudrait-il se réjouir pour autant que Mamet écrive et réalise *Joan of Bark: the Dog that Saved France* pour Will Ferrell ?

■ **CEINTURE ROUGE** — États-Unis 2008, 99 minutes — Réal. : David Mamet — Scén. : David Mamet — Images : Robert Elswit — Mont. : Barbara Tulliver — Mus. : Stephen Endelman — Son : Roy Waldspurger — Dir. art. : Ray Yamagata — Cost. : Debra McGuire — Int. : Chiwetel Ejiofor (Mike Terry), Tim Allen (Chet Frank), Emily Mortimer (Laura Black), Alice Braga (Sondra Terry), Joe Mantegna — Prod. : Chrisann Verges — Dist. : Métropole.